

Université d'Aix-Marseille
Centre interdisciplinaire d'étude des littératures d'Aix-Marseille (EA4235)
CIELAM/AMU

LES STRUCTURES DE LA DÉCEPTION

**RÉCITS DE MIGRATION ET EXPÉRIENCES COLONISÉES
DANS LA LITTÉRATURE AFRICAINE D'EXPRESSION
FRANÇAISE (1953-1961)**

Thèse présentée et soutenue par **Nicolas TREIBER**
le vendredi 31 mars 2017

Pour l'obtention du doctorat en
Langues, Littérature et
civilisation
Spécialité : Littérature française
et francophone

Sous la direction de
Catherine MAZAURIC

Composition du jury :

Xavier Garnier :
professeur des universités, université de Paris-3, Sorbonne Nouvelle, rapporteur.

Romuald Fonkoua :
professeur des universités, université de Paris-Sorbonne, rapporteur.

Odile Cazenave :
professeure des universités, université de Boston, examinatrice.

Claude Perez :
professeur des universités, université d'Aix-Marseille, examinateur.

Catherine Mazaauric :
professeure des universités, université d'Aix-Marseille, directrice.

Le parcours migratoire des étudiants africains vers la France à la fin de la période coloniale constitue l'un des thèmes principaux de la littérature africaine d'expression française au tournant des indépendances. Notre étude de son traitement littéraire a pris pour point de départ la thèse fondatrice de Lilyan Kesteloot parue en 1961 : « Les écrivains noirs de langue française : naissance d'une littérature ». Mentionnant dans une note, sans la détailler, toute une série de romans autobiographiques qui mettent en scène des récits de migration en situation coloniale, Kesteloot relève leur structure actantielle commune : arrivé en France, le héros se débat, vainc ou est vaincu. Cette thèse offre la possibilité de proposer une chronologie littéraire des récits d'expériences migratoires fondés sur la lutte ambiguë de l'étudiant colonisé qui se débat, à la fois contre lui-même et contre le monde. Notre chronologie enjambe la période des indépendances, en partant de *Mirages de Paris* du Sénégalais Ousmane Socé (1937), en passant par *L'Enfant noir* du Guinéen Camara Laye (1953) et *Kocoumbo, l'étudiant noir* (1960), *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane (1966), jusqu'à *Fatoman*, deuxième roman de Camara Laye (1966).

Nous nous sommes concentrés sur les trois romans autobiographiques suivants, parmi les plus étudiés de ce champ littéraire : *L'Enfant noir* de Camara Laye, *Kocoumbo, l'étudiant noir* d'Aké Loba et *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane. Ces récits du « voyage à l'envers » (Romuald Fonkoua) mettent en scène l'itinéraire scolaire vers la métropole coloniale de trois jeunes africains, Laye, Kocoumbo et Samba Diallo, en prenant à revers les codes de la littérature exotique dans sa cristallisation des fantasmes de l'autre et de l'ailleurs. Ils nouent la circulation physique à une traversée symbolique où se joue une confrontation singulière, culturelle, idéologique et spirituelle, aux produits d'une modernité diffusée par le système colonial. De l'espace de départ au moment retour, ils permettent à chaque étape du voyage des personnages, d'étudier les effets de cette circulation migratoire dans leur conscience.

La relecture de ce corpus invite à un voyage dans l'envers du décor d'une civilisation qui, non content de conquérir des territoires, s'est employée à acculturer leurs populations, à justifier leur propre capture, à fonder en raison ses techniques d'exploitation. La description de l'aventure occidentale des personnages d'étudiants africains colonisés repose sur l'identification d'isotopies narratives, existentielles et symboliques. Il s'agit de découvrir le tracé littéraire des trompe-l'œil idéologiques coloniaux en matière culturelle, les ornières où chutent les héros et leurs possibilités

de recours. Nous avons pris pour guide la montée de la conscience amère de leur assujettissement à un univers dont ils ont épousé les codes culturels, les valeurs et l'imaginaire, mais qui les rejette en retour. Car le dispositif colonial se nourrit des attentes qu'il suscite pour ne pas les satisfaire, créant les conditions d'une expérience existentielle mortifère : la déception.

L'emploi du terme « déception » revient ici à sa racine latine « *deceptio* » qui signifie à la fois l'action de tromper et d'être trompé. Le déploiement de l'ambiguïté sémantique que la voix passive de la déception a tendance à masquer dans son acception courante découvre une topographie littéraire de l'impasse existentielle produite par la colonisation culturelle. L'étude du fonctionnement de cette expérience récurrente au sein de la relation coloniale entend éclairer le processus de subjectivation sur lequel elle repose, les relations entretenues avec les sujets que le système colonial se fabrique pour exercer son pouvoir, les marges qu'il s'invente pour définir sa centralité, les frontières qu'il érige et qu'il masque en les recouvrant d'un lavis d'espairs.

Plus d'un demi siècle après les indépendances politiques des anciens pays africains colonisés, notre travail s'inscrit dans le champ des études postcoloniales. Davantage, il part en quête de certaines de ses sources anciennes, oubliées, dans une production littéraire et intellectuelle des années cinquante où infusait déjà le *pharmakon* de la modernité occidentale, la conscience de ses poisons et la recherche d'antidotes. Cette tentative d'archéologie littéraire du voyage colonisé vise à interroger les conditions de la rémanence symbolique de la relation coloniale au sein des migrations contemporaines, du traitement de l'histoire coloniale et, plus largement, du développement même de la civilisation occidentale.

Le thème du voyage des étudiants colonisés vers la France durant la fin de la période coloniale invite donc à cheminer sur la frange étroite qui tout à la fois sépare et relie l'histoire et la fiction. Entre ces deux versants du dire humain, de l'expression de son vécu, il s'agit d'atteindre et d'arpenter une ligne de crête. Le récit historique partage avec le récit fictionnel « la devanture d'une légende » (Michel de Certeau). L'histoire se donne à lire dans un ordre précis et produit un imaginaire voué à circonscrire l'étrange. Ce faisant, elle tend à éliminer l'altérité, à créer des absences. Elle marquerait sa différence avec la fiction par l'escamotage de son lieu de parole, en même temps qu'elle dépossède le passé de son pouvoir propre d'expression. Elle donne prise à la légende de la célébration de soi et de sa capacité de ramener l'autre à

soi. En partant de la scène d'énonciation de trois écrivains africains dans la France des années cinquante, articulée autour de la scénographie littéraire de leur voyage en Occident dans la langue du colonisateur, nous avons tenté de mettre au jour leur contribution à l'écriture d'une nouvelle légende sur la devanture de l'histoire coloniale. Celle du colonisé déçu.

Envoyés en France pour achever leurs études durant l'après-guerre, les écrivains africains étudiés constituent une élite colonisée à la situation ambiguë : formés pour demeurer les auxiliaires du système colonial, ils conçoivent une critique virulente de leurs propres parcours d'acculturation dans des oeuvres littéraires écrites en français. Or, dans l'histoire littéraire du roman africain, *L'Enfant noir*, *Kocoumbo*, *l'étudiant noir*, *L'Aventure ambiguë* s'illustrent, à première vue, par leur inoffensivité du point de vue de la critique anticoloniale. Mongo Beti reproche, par exemple, à Camara Laye dans « Afrique noire, littérature rose » (1955), l'absence de personnage de colonisateur dans *L'Enfant noir*. À une époque où les écrivains africains étaient censés participer par leurs oeuvres à la lutte idéologique contre la domination coloniale, il se serait fourvoyé dans un chant nostalgique lénifiant et stérile.

Si le colonisateur reste le grand absent du corpus, son ombre portée emplit pourtant les formes de la relation coloniale vécue par les personnages. Il s'agit donc de comprendre la fonction poétique du traitement littéraire déceptif des expériences estudiantines en contexte décolonial (Partie I). Derrière leur inoffensivité de façade, les textes du corpus mettent en scène précisément le mouvement de l'acculturation : le mécanisme de subjectivation des surdéterminations qui s'imposent aux imaginaires colonisés. Car les rêves adolescents éparpillés dans le sillage des bateaux de ligne ne rencontrent aucune terre. De l'école à la cale, aux mansardes perdues dans la ville, les héros vivent dans une succession d'hétérotopies (Michel Foucault). Bien avant leur départ, le temps, l'espace et la culture de l'autre ont tenté de confiner leurs trajectoires dans des voies réservées à l'usage colonial. Quand l'acculturation scolaire sature les esprits de représentations vantant les mérites et la grandeur du colonisateur, la métropole coloniale ne répond pas aux attentes des étudiants. L'espace-temps du voyage colonisé révèle l'emprise des stratégies de colonisation culturelle, de l'imposition axiologique de l'école au mimétisme consumériste. Elles apparaissent au travers du désarroi croissant de Kocoumbo et de Samba Diallo. Chez Aké Loba, le voyage dans le territoire et la culture du colonisateur s'épuise dans la

crise d'angoisse. Chez Cheikh Hamidou Kane, il conduit à la mort. Ainsi, l'analyse des séquences de doute, de vacillement, de déréliction permet d'entrevoir le fonctionnement paradigmatique d'une lutte idéologique dans laquelle les personnages et leurs sociétés d'origines sont embarqués et jouent leur survie.

Les parcours des étudiants représentés à partir de leurs errements, de la perte nostalgique du pays quitté et de la déception de leur imaginaire de la France recouvrent, chez Camara Laye et Cheikh Hamidou Kane notamment, une pratique singulière de l'écart à l'égard de l'ordre colonial qu'ils dénoncent en y plongeant leurs personnages. L'étude de la mise en scène des différentes formes de la déception – de la nostalgie au suicide, en passant par l'angoisse ou la perte – permet de dégager une fonction commune dans les textes étudiés : leur fonction « éthopoïétique » (Michel Foucault). Elle invite à penser la manière dont l'écriture participe à transformer « la vérité en *ethos* », à façonner l'identité narrative et personnelle d'un être humain. De ce point de vue, l'insistance sur la négativité du parcours des personnages découvre un travail de distanciation à l'égard de la subjectivité colonisée. La critique de la colonisation culturelle opère au travers de la déréliction programmée des héros. Reste à appréhender la structuration socio-idéologique de ce programme colonial déceptif.

Dans un second temps, nous avons tenté de cerner la nature polymorphe de l'emprise coloniale qui pèse sur les héros (Partie II). L'entrée dans la fabrique du personnage colonisé s'est faite en découvrant la forge des représentations coloniales en matière culturelle, en suivant le processus de l'acculturation dans la conscience des personnages. Ils se trouvent pris dans les rouages d'un dispositif (Giorgio Agamben) sociopolitique, culturel, idéologique et psychologique qui a pour objectif de les dominer, de les assujettir à ses propres règles et de les conduire à les accepter. Car le système colonial n'assure son emprise qu'en renouvelant les formes de la dépendance qu'il tente d'instituer. Après les victoires militaires du tournant du XX^e siècle, les besoins de main-d'oeuvre liés à l'administration coloniale conduisent au développement de la scolarisation des populations colonisées. L'attrait de l'école coloniale a ainsi reposé sur l'idéologie d'une assimilation trompée promise à une classe sociale nouvelle issue de ses bancs : celles des « évolués ». La mise en scène des failles existentielles que produit la déception de cette « évolution » chez les étudiants renvoie aux apories des foyers idéologiques qui la fondent. À ce rêve d'une

plus grande France diffusant ses Lumières aux peuples stationnés dans les marges ombreuses de l'histoire, suivant sa propre production autocentrée d'un centre et d'une périphérie. À cette relation coloniale inégalitaire fondée sur la non-reconnaissance de celui qu'elle soumet. Qui institue la non-réciprocité de l'échange à travers la diffusion de sa culture et de ses techniques. Qui maintient sa domination pour justifier son existence. Derrière ses promesses de développement, la mission civilisatrice coloniale dissimule une entreprise de capture existentielle dont les personnages étudiés font les frais.

L'étude du traitement littéraire de la subjectivation des étudiants colonisés dans le dispositif colonial s'est concentrée sur les occurrences de perte de la mémoire, en particulier dans *L'Enfant noir* et *L'Aventure ambiguë*. Revenant sur son parcours géographique et culturel depuis son départ de Kouroussa, le discours nostalgique de Camara Laye dans *L'Enfant noir* emplit les béances d'une culture disparaissante. De même, Samba Diallo rêve à Paris d'un monde perdu dont les souvenirs s'étiolent. Pire, la déréliction du héros de Cheikh Hamidou Kane croît à la mesure des tentatives de son imaginaire de pallier la mise en défaut de sa mémoire. Son exilance (Alexis Nouss), qui ne cesse pas au moment du retour, transcende négativement toute géographie. L'acculturation coloniale a finit par produire des existences en pointillés. Ces héros problématiques (Georg Lukács, Thomas Pavel) sont écartelés entre le passé et l'avenir, entre l'ici et l'ailleurs qui corrode leur identité personnelle et signe leur incapacité à habiter le monde. La ville occidentale s'est avérée hostile à Kocoumbo, à Samba Diallo, tout comme à Fara dans *Mirages de Paris* d'Ousmane Socé et à Fatoman dans *Dramouss* de Camara Laye. Ne pouvant plus faire fonds sur ce pays des Diallobé dont les échos peu à peu s'évanouissent de sa conscience, Samba Diallo s'enferme dans une mémoire de la perte érigeant les frontières de son exil intérieur. À son retour, il n'a pour tout viatique que l'écoute de voix venues d'ailleurs. De l'au-delà de l'exil. Ainsi, la résolution narrative de *L'Aventure ambiguë*, en adoptant le récit épiphanique d'une rencontre avec le divin, se situe post-mortem. De son vivant, le héros de Cheikh Hamidou Kane incarne la montée d'une surdité existentielle, fidéique, voire ontologique qui signe le travail de la colonisation culturelle et idéologique dans les tréfonds de la personne. Soumis à la hantise de l'entre-deux, « nature étrange, en détresse de n'être pas deux », son salut dépend d'un effort herméneutique qui, chez Cheikh Hamidou Kane, va transcender l'existence humaine. L'analyse de la fin mystique de *L'Aventure ambiguë* dévoile le

front spirituel d'une aventure humaine où se joue le dépassement de l'exil intérieur qui enserre les existences colonisées.

Les modalités narratives du retour épiphanique de l'oublié mobilisées par Kane constituent le contrepoint de la poétisation de la déception, de la perte de la mémoire et de la nostalgie du pays perdu. Elles définissent ensemble les deux axes d'une scénographie critique qui fonde l'intérêt d'une relecture postcoloniale de ces textes. Car l'étude littéraire de la déception en situation coloniale entend éclairer le défi postcolonial d'une habitation du présent, capable d'embrasser son passé et d'étreindre ses mémoires. C'est-à-dire l'ambiguïté structurelle à laquelle ce défi fait face : produire des récits dans lesquels des identités narratives parviendraient à dépasser le paradoxe de leur recomposition permanente sur le terreau de promesses trahies.

L'aventure existentielle de Samba Diallo constitue le paradigme d'une hybridation culturelle mortifère à laquelle Cheikh Hamidou Kane va offrir une issue. Dans un article paru en 1961 dans la revue *Esprit* : « Comme si nous nous étions donné rendez-vous », il imagine la scénographie d'une rencontre possible des peuples au seuil d'une nouvelle ère de l'histoire caractérisée par l'ouverture idéologique, l'interdépendance géopolitique et le partage équitable des techniques et des savoirs. L'étude conjointe de la généalogie de la déception de son héros et de celle de ce rendez-vous possible permet de baliser l'entre-deux existentiel dans lequel se tient l'homme postcolonial (Partie III).

Le relevé des champs lexicaux philosophiques et des références citationnelles qui jalonnent les deux textes de Cheikh Hamidou Kane engage à le situer sur une scène intertextuelle tournée vers la critique de la modernité occidentale. L'auteur de *L'Aventure ambiguë* y livre sa propre historiographie d'une conception du monde qui conduit son héros au désastre. D'André Malraux (le hiatus idéologique entre pouvoir et raison) à Rainer Maria Rilke (la déréliction de la vie parisienne) ou Sartre (l'expérience nauséuse de la réalité), de Mikhaïl Gheorghiu et Gabriel Marcel (l'objectivation mortifère des humains) à Shihâboddin Yahyâ Sohravardî (l'inquiétude de l'exil occidental de l'âme) et Friedrich Hölderlin (l'habitation poétique d'un temps de détresse), notre parcours intertextuel dans *L'Aventure ambiguë* découvre les soubassements déceptifs d'un monde dominé par

l'appréhension scientifique et technique du réel. Où le devenir-objet annonce à l'homme sa propre perte, la mort de son humanité.

D'Héraclite à Friedrich Nietzsche, Kane déconstruit la structuration idéologique, épistémologique et ontologique de l'inquiétude occidentale à laquelle Samba Diallo finit par succomber, combinant l'interposition de la possession de ses artefacts, la perte du langage de l'être et la mort du divin. Samba Diallo est l'enfant perdu d'un monde où l'essor de l'arraisonement technique du réel (Martin Heidegger) a corrompu la disponibilité fondamentale de l'homme à l'égard de son semblable et de son dieu (Gabriel Marcel). Ainsi, le rendez-vous des hommes disponibles demeure-t-il possible chez Cheikh Hamidou Kane, comme le prochain feu couvé sous les cendres de l'histoire.

Les deux fictions déceptives de Kane désignent en contrepoint la possibilité d'une autre relation au monde, celle dont les personnages étudiés ont perdu la capacité d'expérience. Elle serait fondée sur l'entente réciproque, la connivence. Son identification repose sur la mise en scène d'un dialogue possible entre l'article de Cheikh Hamidou Kane et celui de Paul Ricoeur paru dans le même volume de la revue *Esprit* : « Civilisation universelle et cultures nationales ». Leurs formulations respectives du défi de développement posé par l'uniformisation postcoloniale des modes de vie se répondent et se complètent. La mort que risquent les Diallobé en situation coloniale apparaît désormais dessiner l'horizon synecdotique des peuples pris dans les rets des formes économiques, politiques, culturelles et idéologiques d'une domination mondialisée. En écho à la délibération que les Diallobé s'imposent face à l'école coloniale – « Peut-on apprendre ceci sans oublier cela, et ce qu'on apprend vaut-il ce qu'on oublie ? » –, Paul Ricoeur précise le paradoxe de leur situation historique : « Comment se moderniser et retourner aux sources ? » Ce défi impose de renouveler le pacte de fidélité à l'égard du « fonds éthique et mythique » à partir duquel chaque peuple évalue les ressources de son identité en devenir.

Le parcours narratif d'une parole folle conduit dans ce champ éthique et symbolique où les aventuriers colonisés questionnent la triple relation de l'homme au monde, à l'autre et à lui-même. Avec les personnages d'étudiants africains du corpus, le tiraillier devenu fou de *L'Aventure ambiguë* est le seul à avoir fait l'expérience du voyage en Occident. À travers la scénographie de sa folie, jointe à celle d'un autre tiraillier dans « Sarzan » (1947) de Birago Diop, le monde entier apparaît comme

une demeure éventrée par l'histoire coloniale d'où s'échappent des voix venues d'ailleurs que seules savent recueillir les déments.

Chez Kane, le fou découvre, dans ses souvenirs de l'Europe, le revers de la civilisation matérialiste occidentale : la manducation hébéphrénique des êtres dans les mâchoires de leurs propres objets (Gilles Deleuze), la capture et l'enchaînement de leurs trajectoires humaines, le caractère spectral de leur condition existentielle. À travers sa voix possédée, le second symbolise chez Diop une tout autre modalité d'habitation du monde, sachant entendre le « souffle des ancêtres » et leur faire place dans la demeure humaine. L'hybridité définissant la situation existentielle de Samba Diallo se trouve renversée par le poème de Diop qui scelle la rencontre possible du soi et de l'autre, des hommes et des dieux, dans une habitation respectueuse de leurs différences. Les vivants et les morts, ensemble, sur la scène d'une histoire prise de folie.

D'un sentiment tragique fondant la déception du héros à travers sa perte inéluctable dans *L'Aventure ambiguë*, la connivence pourrait représenter avec Cheikh Hamidou Kane le fondement axiologique de relations humaines pacifiées. Car elle engage l'entente réciproque au niveau de chacune des dimensions de l'existence de l'homme : sa relation à lui-même, aux siens, aux morts qui peuplent sa mémoire, à son ou ses dieux, aux autres qui coexistent avec lui et partagent la demeure de la terre. Pour qui se rend disponible à son écoute, le signal d'une vigilance contre les pratiques et les représentations coloniales continue de retentir de *L'Aventure ambiguë*. Et la question de Paul Ricoeur à la fin de son article continue toujours de résonner. À plus d'un demi-siècle de distance, ne serions-nous pas toujours « dans le tunnel », au seuil « des vrais dialogues » ? Le défi de civilisation qu'il formule avec Kane ne s'impose-t-il pas toujours à nous ? Et comment le relever ? Il est donc possible de poursuivre la recherche des structures de la déception postcoloniale dans le sillage de *L'Aventure ambiguë*. Car, en prenant pour guide la fiction, l'étude de la mise en scène littéraire d'aventures migratoires en situation coloniale a contribué à structurer le regard d'un lecteur du XXI^e siècle sur l'ambiguïté de son propre monde. Et ce travail reste en chantier. Comme si, du point de vue éthopoiétique, une lecture critique des textes pouvait confiner à une écriture de soi.